
Introduction

Céline Pascual Espuny et Andrea Catellani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/10012>

DOI : 10.4000/rfsic.10012

ISSN : 2263-0856

Éditeur

Société Française de Sciences de l'Information et de la Communication

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Céline Pascual Espuny et Andrea Catellani, « Introduction », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 21 | 2021, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 01 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/10012> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.10012>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mars 2021.



Les contenus de la *Revue française des sciences de l'information et de la communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Introduction

Céline Pascual Espuny et Andrea Catellani

- 1 Ce dossier thématique regroupe une série de travaux qui illustrent l'effort actuel de penser en SIC (Sciences de l'information et de la communication), les façons qu'a l'environnement de venir à la communication¹. Ce double advenir – à la communication, mais aussi aux SIC – est placé sous le signe d'une notion, celle d'Anthropocène, qui indique une échelle quantitative et qualitative inédite de l'impact de l'humain sur la planète. Avec l'ère de l'Anthropocène, ce qui a toujours été vrai au fond (le fait que l'humain vit dans la nature, la pense, l'influence et en est influencé et formé) est devenu, pour son évidence et son ampleur liées aux effets sur le climat et le vivant, un phénomène central dans la culture et la réflexion scientifique, jusqu'à changer les catégories des sciences physiques.
- 2 Nous tenons à souligner que la notion d'Anthropocène reste controversée. Bruno David (2020), paléontologue et biologiste, par exemple, préfère parler d'une époque historique, comme le Moyen Âge ou la Renaissance, et pas d'une ère géologique. Mais il affirme que cette notion permet en tout cas de « mettre un nom sur une réalité : l'implication inédite de l'Homme dans des bouleversements importants de la planète » (sur cette notion, voir aussi entre autres l'entrée sur l'Anthropocène dans le *Dictionnaire critique de l'Anthropocène*, 2020, et pour les relations avec les SIC l'article de Françoise Bernard, 2018). De son côté, la catégorie d'« environnement » est ici utilisée malgré sa nature fortement ancrée dans une certaine vision (plutôt dualiste) de l'expérience que l'humain fait de son exister dans le monde, en relation avec d'autres êtres naturels et dans le cadre d'équilibres complexes qui concernent la biosphère dans son ensemble (voir sur ce point les réflexions de Philippe Descola).
- 3 Comme Nicole D'Almeida (2005, p. 1), nous partons du principe que « l'environnement n'est pas une donnée, un simple milieu ou décor de la vie humaine mais une construction théorique dans laquelle se jouent et se discutent les conditions du vivre ensemble ». Au fond, celle de l'environnement est une notion que nous utilisons pour faire sens de notre apparaître dans la nature, constitués de nature mais positionnés aussi comme capables de penser et dire le sens de la nature (des « êtres-là », *dasein*, pour le dire avec Martin Heidegger). Pour éviter tout malentendu, nous considérons

comme le fait l'International Environmental Communication Association que la communication environnementale inclut « toutes les formes de communication interpersonnelle, de groupe, publique, organisationnelle et médiatisée qui constituent le débat social sur les problèmes et enjeux environnementaux et notre relation avec le reste de la nature »² (traduction des auteurs). Nous sommes donc bien loin de toute réduction métonymique de la communication à la « com. » (une image réductrice et caricaturale de la communication stratégies des organisations).

- 4 Inscrit dans l'espace public international dès les années 1970 au moins – sans compter des phénomènes médiatiques plus anciens comme le célèbre livre *Printemps silencieux* (*Silent spring*) de Rachel Carson en 1962 – l'environnement est aujourd'hui à la source de multiples écritures, récits et débats dans nos sociétés. Il couvre désormais un périmètre discursif large et matriciel, où des notions comme l'écologie (qui est une science avant d'être un contenu "trivial"), la transition écologique et énergétique, le développement durable, la responsabilité sociale des entreprises (RSE, qui inclut une dimension environnementale), l'Anthropocène, et même l'effondrement, traduisent par prisme des réalités physiques, économiques, politiques, scientifiques mais aussi culturelles et symboliques liées mais différentes. Ces réalités sont repérables continuellement dans le champ de la communication, publique et privée, professionnelle, experte ou profane, stratégique ou spontanée. Les pratiques de communication ne sont pas seulement expression mais aussi vecteur et facteur de construction de la présence culturelle de la nature et de l'environnement, et des transformations de cette présence, comme le soulignent Cox et Pezzullo (2018). Nos images de la nature, de l'environnement et de l'écologie sont (aussi) des « êtres communicationnels » et (hyper)triviaux, pris dans l'interaction constante entre sciences, arts, économie, politique, spiritualités, société, technologie – et expérience sensible personnelle, plus ou moins médiatisée (celle des « mégafeux » et des événements météorologiques extrêmes, des glaciers disparus ou des plages envahies par les déchets plastiques).
- 5 À l'heure où les pressions se coordonnent et se superposent, qu'elles soient anthropiques, climatiques, biologiques, sociales, politiques, économiques ou morales, les pratiques de la communication au sens large jouent un rôle clé. Interpellées de tous bords, invoquées pour susciter la sensibilisation, considérées comme nécessaires dans l'émergence de dispositifs participatifs et co-construits, ces pratiques – notamment du côté de la communication des organisations – traînent cependant le passif des suspicions de manipulation, et d'un « greenwashing » pratiqué dans le passé et toujours latent et résurgent. L'information médiatique sur l'environnement à l'heure des défis anthropogéniques est prise, elle, dans les tensions entre impératifs parfois différents d'ordre économique, politique, moral et sociétal, dans un contexte de sociétés souvent elles-mêmes en contradiction entre des valeurs différentes, et entre valeurs et pratiques (« values-action gap »). De son côté, la vulgarisation scientifique peine à trouver une place stable, et la présence du savoir scientifique reste limitée dans un contexte parfois cacophonique, traversé par des tendances complotistes, antisystèmes et réductionnistes. Internet au sens large, et notamment les médias socio-numériques, est depuis un certain temps le lieu de rencontre entre projets communicationnels (et sociétaux) différents, de sensibilisation, de polémique, de désinformation, d'exposition et de mobilisation parfois contradictoires.
- 6 Au regard de ces contraintes et tensions, qu'est-ce que les sciences de l'information et de la communication peuvent dire aujourd'hui, de façon critique et scientifique, de

cette réalité polymorphe constituée par les pratiques de la communication environnementale ? Comment sont saisis les liens entre Nature et Écologie, dès lors que la pratique communicationnelle s'exerce ? La communication environnementale présente-t-elle un profil différent au sein du vaste champ des objets analysés par les sciences de l'information et de la communication, dès par leur nature « hypertriviale » de lieux d'intersection de toutes les tensions, les attentes et les déceptions ?

- 7 En réalité, les SIC françaises (ou francophones, en partie, sans doute) n'ont pas toujours fait preuve d'attention pour les enjeux liés à « l'environnement ». Comme le souligne Bernard (2018, p. 35), « un rendez-vous historique a été manqué » au début de la discipline, autour de la moitié des années 1970, et cette relative distance continue après (*ibid.*, p. 40), même si des courants et propositions théoriques et empiriques ont pu « préparer le terrain » de la recherche en communication environnementale des 20 dernières années, qui a connu un véritable essor. La situation change notamment à partir de la fin des années 1990, mais Bernard reprend le constat de Francine Boillot Grenon (2015) : « ...les chercheurs en SIC publient peu et très tardivement » sur les thèmes liés au développement durable et à la présence de l'environnement dans la communication. L'absence remarquée par Bernard des SIC dans le cadre des « humanités environnementales » est aussi un élément négatif à remarquer, concernant une certaine « invisibilité » des travaux en SIC sur communication et environnement, malgré leur pertinence et leur augmentation en nombre.
- 8 La situation a été différente au niveau international et notamment aux USA, où des chercheurs comme Cox ont commencé dès le début des années 1980 au moins à développer une réflexion sur les formes communicationnelles de l'environnement et de la nature, avec une orientation souvent d'analyse rhétorique des discours, et avec un lien plutôt évident parfois avec l'engagement, le militantisme (voir par ex. Cox 1982). Au fil du temps, une communauté internationale de chercheurs en « communication studies » sur la « environmental communication » (au sens large, en incluant les phénomènes médiatiques), plutôt engagés et avec une très forte présence étasunienne, s'est constituée, et a progressivement élargi son activité, avec une institutionnalisation croissante. Le premier groupe de travail sur la communication environnementale, de la science et du risque est constitué par l'International Association for Media and Communication Research (IAMCR-AIERI) en 1988 ; la première Conférence sur la communication et l'environnement (COCE) a lieu en 1991. Plus récemment, une revue internationale de référence a fait son apparition (*Environnemental Communication*, en 2007), pour arriver enfin à la constitution de l'International Environmental Communication Association (IECA) en 2011³.
- 9 Pour revenir à la francophonie, dans un article récent nous avons pu observer du point de vue quantitatif l'évolution de l'intérêt pour l'environnement dans la production scientifique francophone en SIC (Catellani, Pascual Espuny, Malibabo & Jalenques, 2019) avec une focalisation sur une partie seulement de la francophonie). Nous avons identifié une augmentation très marquée du nombre de thèses, articles et ouvrages à partir notamment de 2007, et encore plus dans les années 2010, avec une variété d'approches et de modèles théoriques évoqués (analyses plus sémantiques, discursives et sémiotiques, et d'autres plus liées au paradigme de la communication engageante, par exemple). Cette augmentation a vu aussi plus récemment (fin 2018) la constitution d'un Groupe d'études et de recherche au sein de la SFSIC (« Communication, environnement, science et société », <https://comenvironnement.hypotheses.org/>) :

une nouvelle phase d'institutionnalisation plus marquée semble donc commencer. Dans l'article de 2019, l'hypothèse était avancée que les liens entre les chercheurs en SIC français et (en partie) francophones qui travaillent sur l'environnement dans la communication et la communauté scientifique internationale plus large n'étaient pas encore suffisamment étroits. Pourtant, la situation évolue, la production scientifique augmente, et les liens semblent aussi se renforcer. Ce secteur de recherche, qui croise différentes traditions scientifiques et « écoles » en SIC, montre sa vitalité, et trouve des nouvelles formes de visibilité.

- 10 Dans ce dossier nous nous focalisons en particulier sur les contributions scientifiques qui proposent une analyse des spécificités de la communication dite environnementale, basées sur une solide méthodologie et un ancrage en sciences de l'information et de la communication. L'objectif est explicitement celui de collecter les points de vue et les résultats plus récents pour les mettre en visibilité et montrer la solidification en cours d'un véritable secteur de recherche, qui tend à dépasser la dispersion des contributions individuelles pour viser une forme d'institutionnalisation, et si possible de construction théorique (multiple, certes).
- 11 Nous retrouvons dans ce dossier neuf articles, qui, tous, ont questionné de front les sciences de l'information et de la communication face aux enjeux de l'« environnement » à l'époque de l'Anthropocène, et, par le scope de recherches qui peuvent se considérer comme complémentaires, dressent un contour d'une science engagée et qui se remet profondément en question.
- 12 Considéré comme un tout, ce dossier va au-delà d'une qualification d'un champ relativement nouveau dans le paysage des SIC francophones, ce qui était la première intention. Parmi les articles retenus, au moins quatre d'entre eux ouvrent les SIC à une réflexion philosophique, et s'interrogent sur notre capacité à appréhender autrement le sensible, à changer de socle cognitif, à entrer dans un nouveau paradigme. Une trame particulière, sur la place du chercheur en SIC se construit et se répond dans plusieurs contributions. Le chercheur est décrit comme étant pris dans les contraintes et les tensions de sa pratique de recherche et des relations avec ses parties prenantes et la réflexivité est en tension. Nous avons également relevé une continuité dans les articles sur les liens entre communication environnementale, qui s'est construite comme objet de réflexion des SIC et les questions parfois très techniques, toujours éminemment sociétales, et profondément sensibles. Enfin, dans ce dossier, l'approche sémiologique apparaît aussi comme un fil directeur dans la plupart des articles.
- 13 Amélie Coulbaut et Frédéric Couston (« Manifeste pour penser la communication environnementale à la lumière des liens humains/non-humains ») dessinent un portrait de l'analyse de la communication environnementale impliquée dans une relation renouvelée de l'homme à son environnement. Les auteurs s'inscrivent dans le renouveau du pari pascalien qui engage à l'action. Il s'agirait de passer d'une posture de surplomb à une position plus inclusive « hic et nunc », le chercheur devenant « partie prenante d'une modification de notre rapport au monde ». L'analyse de la complexité est l'une des clés d'entrée, avec la mobilisation des principes dialogique, de récursivité et « hologrammique ». Les auteurs posent avec Bateson la question de la conscience. Ils proposent 3 pistes pour penser la communication environnementale : le choix de la pensée complexe, le choix d'une recherche située, et le choix de l'engagement.
- 14 Erik Bertin et Nicolas Couégnas (« La nature dans la pop culture : modes de présence et énonciation de la nature dans les fictions transmédia contemporaines ») placent cette

interrogation sur ce lien humain/nature au cœur de leur réflexion. Partant du constat d'un figement ontologique de la relation entre humains et nature, réduite à la relation d'un sujet à son objet, ils voient dans les nouvelles trames discursives de la nature dans la pop culture un dépassement possible et l'émergence possible d'un nouveau courant culturel. Entre univers dystopique et affordances numériques, les auteurs passent au crible trois fictions actuelles, emblématiques et transgressives. Ils repèrent et soulignent des hybridations, des « articulations impensables » que nous laissent envisager les fictions, au-delà des frontières classificatoires classiques, et qui revisitent nos assurances et routines cognitives.

- 15 Pour Renaud Hétier et Nathanaël Wallenhorst (« De l'idée d'humanité comme puissance de la nature à la mise en représentation de l'Anthropocène dans les médias »), deux visions s'opposent : d'un côté, le « prométhéisme », de l'autre « l'orphisme », qui soutient l'admiration et le respect de la nature. Avec l'Anthropocène, les auteurs mettent en évidence l'émergence progressive d'une nouvelle conscience de la nature et de notre rapport à celle-ci, qu'ils qualifient par une recherche médiatique inédite et qui semble à première vue aller à rebours, puisant dans une analyse médiatique les ressorts de la collapsologie et des logiques d'effondrements. L'inculture scientifique de médias de masse est ici cernée et démontée, et les auteurs plaident pour une meilleure communication et valorisation de la parole scientifique.
- 16 Benjamin Lesson (« L'invention du principe de persévérance. Une lecture de *L'Art de l'Anthropocène* et de *Permaculture* ») propose une autre analyse de ce qu'il qualifie de « mise en procès de nos formes de vie ». Par l'approche sémiotique, il travaille sur une nouvelle grille de signification de la place de l'homme au sein d'un environnement plus vaste. Sa question de recherche (sommes-nous capables de concevoir un monde possible et une forme de vie qui serait cohérente avec celui-ci ?) l'engage dans une étude sémiotique de deux ouvrages pour montrer comment leurs auteurs renouvellent la compréhension de l'être au monde de l'homme et de sa relation avec la nature. L'auteur conclut sur la force de la dialectique de l'émergence dans toute forme de vie et ouvre sa réflexion sur la dimension poétique de l'homme.
- 17 La parole experte, et les relations de l'homme à son milieu et à sa compréhension du sensible et de la nature nourrissent d'autres articles.
- 18 Ainsi, François Allard-Huver (« Ce que les SIC font aux controverses environnementales et ce que les controverses environnementales font aux SIC ») souligne l'ambivalence entre complexité et trivialité, entre recherche et action, mais également la place délicate et fortement stratégique du chercheur au sein des tempêtes médiatiques, qui illustre bien les enjeux de la posture à adopter par ceux et celles qui portent la recherche en communication environnementale. La nature polymorphe des controverses environnementales est clairement démontrée, tout autant que la qualité de la réflexivité scientifique requise. Les approches techno-sémiotiques des controverses sont au service d'une recherche plus vaste, le chercheur avançant ici dans un brouillard sensible et médiatique spécifique aux controverses, dans des « temporalités mouvantes ».
- 19 Nataly Botero revisite au travers de la question de la pollution de l'air une autre dimension prégnante de la communication environnementale : son article (« Pollution atmosphérique à la une : visibilité médiatique d'un problème environnemental ») puise dans la sociologie des problèmes publics pour mieux rendre compte d'une dynamique longue d'un problème resté longtemps « confidentiel » tout en étant majeur. L'analyse

longitudinale des unes de presses lui permet de saisir la dynamique médiatique mais aussi sociale de la circulation de ce problème public. La question semble par trop plastique, sa prise de conscience peine à circuler faute d'unicité, de simplicité, aussi bien dans la compréhension, dans le contenu des messages que dans la qualité de ses porte-paroles. De nouvelles voies d'émergence semblent s'ouvrir par la mobilisation judiciaire de collectifs citoyens.

- 20 Eloïse Vanderlinden, Elizabeth Gardère et Valérie Carayol, (« La neutralité carbone au prisme de la communication organisationnelle »), nous proposent d'entrer par la communication organisationnelle dans les changements induits dans les administrations publiques par l'introduction de nouvelles idées et de nouvelles pratiques liées à la notion de « neutralité carbone ». Cette dernière devient un principe d'action, une nouvelle métrique, un indicateur phare pour agréger des renversements opérationnels dans l'organisation. Interrogeant l'émergence des pratiques liées à la neutralité carbone, suivant cette notion dans sa circulation dans l'espace décisionnaire puis organisationnel, elles la situent par rapport au développement durable et à la transition écologique. Elles montrent comment les enjeux techniques soulèvent la question des reconfigurations organisationnelles et des jeux d'acteurs dans le cadre de l'institution publique.
- 21 Une approche qui nous semble complémentaire, ancrée dans un territoire bousculé par les questions de changements climatiques, permet à Mikaël Chambru et Jean-Philippe de Oliveira (« Changement climatique et développement territorial en montagne : conflictualités et enjeux communicationnels ») d'entrer dans la complexité de ces mutations en « train de se faire » du territoire, et d'envisager les réponses communicationnelles d'une municipalité qui doit faire face à l'inquiétude sociale et économique et aux mutations environnementales. Ici se jouent des problématiques de temps, d'engagement, de décisions ; les niveaux d'intérêt défendus par les acteurs du territoire se télescopent et posent la question de la compréhension et de l'action dans un avenir proche et dans l'urgence.
- 22 Nous terminons ce dossier par l'article d'Alison Vogelaar (« The rhetoric of invasive species: Managing belonging on a novel planet »), qui revient sur les vastes questions de la relation de l'homme à son environnement, et qui permet de faire un pont avec une partie des approches et préoccupations présentes dans les recherches publiées en anglais aujourd'hui. Ici il est question de notre rapport aux espèces dites invasives et exogènes. La relocalisation d'espèces, leur action sur le territoire évoquent les catégories de la lutte et de l'invasion écologique et font écho à celles de désastre et de crise, en renvoyant aux controverses qui secouent parfois l'espace médiatique à propos de ces phénomènes. Où il est aussi question d'échelle et de visibilité ou d'invisibilité de grands mouvements migratoires, de notre rapport et de notre compréhension des écosystèmes et de la biodiversité.
- 23 L'ensemble des articles illustre la capacité des SIC de remettre en discussion les notions et cadres culturels, les habitudes communicationnelles et de signification, de montrer la complexité des dynamiques de sens et de relation. Selon Bernard (2018, p. 57), « [...] avec la notion d'Anthropocène comme aiguillon, des chercheurs en SIC sont embarqués dans des débats théoriques et épistémiques qui invitent à poser et explorer les questions des interrelations entre technique, culture, sciences et société élargies à la nature, à une époque historique où le modèle dominant technoscientifique atteint un niveau d'extension sans précédent » (p. 58-59). Les articles présentés dans ce dossier ne

débattent pas directement de la notion d'Anthropocène, mais montrent clairement le fait que notre discipline est effectivement « embarquée » dans l'effort de construire un savoir approfondi, pertinent, sur les enjeux des interrelations qui se nouent autour des enjeux de l'« environnement » aujourd'hui. Un point de force de ces analyses est certainement la capacité à ouvrir sur la complexité des situations et des formes, en intégrant différentes dimensions pour chercher une vision adéquate, fondée sur des approches méthodologiques soignées. Le défi de chercher des synthèses théoriques reste ouvert, mais les différentes sensibilités scientifiques ici représentées font avancer une réflexion disciplinaire et ouvriront, nous l'espérons, de nouvelles perspectives d'échanges et de recherches scientifiques.

BIBLIOGRAPHIE

- AA. VV. *Dictionnaire critique de l'anthropocène*, Paris, CNRS éditions, 2020.
- ANDERSON, Alison. « Reflections on environmental communication and the challenges of a new research agenda », *Environmental Communication*, 9(3), 2015, pp. 379-383. DOI : 10.1080/17524032.2015.1044063
- BERNARD, Françoise. « Les SIC et l'«anthropocène» : une rencontre épistémique contre nature ? », *Les cahiers du numérique*, vol. 15, 2018, pp. 31-66.
- CATELLANI Andrea, PASCUAL ESPUNY Céline, MALIBALO Pudens, JALENQUES-VIGOUROUX Béatrice. « Les recherches en communication environnementale : état des lieux et perspectives », *Communication*, vol. 36/2 | 2019 [en ligne]. DOI : 10.4000/communication.10559. DOI : 10.4000/communication.10559
- COX, Robert, PEZZULLO, Phaedra. *Environmental Communication and the Public Sphere*, Londres et New York, Sage, 2016, [5^e édition: 2018].
- COX, Robert J. R. « The die is cast: Topical and ontological dimensions of the locus of the irreparable », *Quarterly Journal of Speech*, 68(3), 1982, pp. 227-239.
- COX, Robert. « Nature's "crisis disciplines": Does environmental communication have an ethical duty? », *Environmental Communication: A Journal of Culture and Nature*, 1(1), 2007, pp. 5-20. DOI : 10.1080/17524030701333948
- COX, Robert. « Scale, complexity, and communicative systems », *Environmental Communication*, 9(3), 2015. pp. 370-378. DOI : 10.1080/17524032.2015.1044064
- D'ALMEIDA, Nicole. « De l'environnement au développement durable, l'institution d'un objet et la configuration d'une question », *Communication & organisation*, n° 26, 2004, pp. 12-24.
- D'ALMEIDA, Nicole. « Le changement climatique entre image et texte », *Recherches en communication*, n° 35, 2011, pp. 17-36.
- DAVID, Bruno. *À l'aube de la sixième extinction. Comment habiter la terre*, Paris, Grasset, 2002.

EVANS COMFORT, Suzannah, EUN PARK, Young. "On the Field of Environmental Communication: A Systematic Review of the Peer-Reviewed Literature", *Environmental Communication*, 12:7, 2018, pp. 862-875, DOI : 10.1080/17524032.2018.1514315. DOI : 10.1080/17524032.2018.1514315.

HANSEN, Anders, COX, Robert (dir.). *The Routledge Handbook of Environment and Communication*, London, Routledge, 2015. DOI: 10.4324/9781315887586

HANSEN, Anders. « Communication, media and environment: Towards reconnecting research on the production, content and social implications of environmental communication », *International Communication Gazette*, 73(1-2), 2011, pp. 7-25. DOI : 10.1177/1748048510386739.

LESTER, Libby, "Three challenges for environmental communication research », *Environmental Communication*, 9(3), 2015, pp. 392-397. DOI : 10.1080/17524032.2015.1044065.

LIBAERT, Thierry (dir.). *La communication environnementale*, Paris, CNRS éditions, 2016. DOI : 10.4000/books.editions-cnrs.20832

PASCUAL ESPUNY, Céline. Communication environnementale et communication des organisations. Logiques de publicisation, de circulation et de cristallisation, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches en SIC, soutenu en 2017.

PEZZULLO, Phaedra C., COX, Robert. *Environmental Communication and the public Sphere*, London, Sage, 2018.

PLEASANT, Andrew *et al.*. « The literature of environmental communication », *Public Understanding of Science*, 11(2), 2020, pp. 197-205. DOI : 10.1088/0963-6625/11/2/306.

TREMBLAY, Solange, D'ALMEIDA, Nicole, LIBAERT, Thierry (eds.). *Développement durable. Une communication qui se démarque*, Montréal, Presses Universitaires du Québec, 2018. DOI : 10.2307/j.ctv1fxg3d.

NOTES

1. Nous paraphrasons ici évidemment le célèbre titre du philosophe Emmanuel Levinas (*De Dieu qui vient à l'idée*, 2^e éd. 1992).
2. <https://theieca.org/resources/environmental-communication-what-it-and-why-it-matters>, consulté le 26 janvier 2021.
3. Une série d'ouvrages et articles font le point sur cette histoire et sur les caractéristiques des recherches internationales dans le domaine. Voir notamment Pleasant *et al.*, 2002 ; Hansen, 2011 ; Anderson, 2015 ; Cox, 2007, 2015 ; Cox et Pezzullo, 2018/2016 ; Lester, 2015 ; Evans Comfort et Eun Park 2019.

AUTEURS

CÉLINE PASCUAL ESPUNY

Présentation auteur manquante

ANDREA CATELLANI

Présentation auteur manquante